

Les Suisses en Italie [suite]

Autor(en): **De Vallière**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **54 (1909)**

Heft 8

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES SUISSES EN ITALIE

(Suite.)

Bataille de Marignan (13 et 14 sept.).

Marche des Confédérés sur San Donato.

D'après Schwinkhard, l'armée suisse, réunie à Milan, se composait des contingents de Zurich, Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald, Zug, Glaris, Bâle, Schaffhouse, Appenzell, St-Gall, Mulhouse, Rottweil, Grisons, des sujets des bailliages italiens et des volontaires de Berne, Soleure et Fribourg. L'effectif était de 30 000 hommes, en comptant les 3500 hommes de la garnison¹. Il y avait en outre 1000 arquebusiers et 8 canons².

Cette armée pouvait encore vaincre ; elle était assez forte numériquement pour affronter l'épreuve de la bataille, mais le ressort moral semblait brisé. Il eût fallut mettre de côté les mesquines rivalités des cantons, faire le sacrifice de ses sympathies — il était trop tard pour discuter, il n'y avait plus qu'à agir. Et pourtant l'égoïsme triomphait encore : les cantons signataires du traité de Gallarate feignant de croire leur honneur engagé se déclaraient prêts à rentrer au pays. Zurich et Zoug étaient disposés à signer une paix honorable, d'autres hésitaient. Glaris et les petits cantons refusaient obstinément d'entrer en pourparlers.

Quand au cardinal Schinner, il était plus que jamais décidé à la guerre : « Le dict cardinal de Sion, raconte Fleuranges, qui estait le plus mauvais François qui feust onques... fist sonner le tabourin et fist rassembler tous les Suisses, en la place du chasteau de Milan, et là fist faire ung rang ; et lui au milieu,

¹ May de Romainmôtier : 30 000 h. Guichardin : 35 000 h. Jovius : 27 000 h. Lettre de François I^{er} à sa mère : 28 000 h.

² 8 gute Stückbüchsen auf Redern (Schodeler).

en une chaise, comme un regnard qui presche les poules, leur fist entendre comme le Roi n'avait point de gens avecques lui, car il avait envoyé une partie de son armée à Galeras ; et qu'ils combattaient pour la Sainte Eglise, » etc.

Le conseil de guerre s'assembla le 12 septembre au château, en présence du duc. Après une discussion souvent orageuse, on se sépara sans prendre de décision : « Si facevano spessi consigli e molti tumulti » (Guichardin). La colère grondait, la haine s'amassait dans les cœurs. L'idée d'abandonner Milan gagnait des partisans. Le temps s'écoulait au milieu d'une agitation stérile.

Mais Schinner ne perdait pas courage : il savait que la vieille amitié confédérale ne se montrait souvent qu'au moment du danger, il eut recours à la ruse pour brusquer le dénouement. Croyant la victoire certaine, il résolut de prévenir par une bataille la honte d'une seconde retraite ¹. Chaque jour des partis de cavalerie française venaient caracoler autour de la ville, détruisaient les moulins, détournaient les ruisseaux ² et escarmouchaient avec les avant-postes. L'habile cardinal demanda au capitaine Arnold de Winkelried, capitaine de la garde ducale, de se laisser entraîner dans une sortie à la poursuite des Français et d'engager avec eux un véritable combat. Une fois aux prises avec l'ennemi, il implorerait le secours des Confédérés. Schinner savait bien qu'alors on ne le refuserait pas.

Le lendemain 13 septembre, dans un nouveau conseil de guerre, les cantons signataires du traité de Gallarate décidèrent irrévocablement de partir. Déjà leurs troupes se mettaient en marche ³. Il était près de midi.

Tout à coup on entendit le bruit d'un violent combat du côté de la Porta Romana. La garde, disait-on, avait été attaquée, l'armée ennemie tout entière approchait des portes. La nouvelle se répandit en un clin d'œil ⁴. Le tocsin se mit à sonner. Tous coururent aux armes.

Schinner ne s'était pas trompé, il connaissait admirablement le caractère de ses compatriotes.

Revêtu de son manteau de pourpre, casque en tête et la lance au poing, il monta à cheval et entraîna les contingents à sa

¹ Jean de Müller. T. IX. Liv. VI, chap. 4.

² Henri Erb aux chefs des Confédérés, Arluni, Jovius. Hist. I, 307.

³ Hatend albereits gesatled heim ze fahren (Anstelm).

⁴ Schodeler.

suite. En quelques paroles enflammées, il rappela aux guerriers la gloire de leurs ancêtres, leur promettant de vaincre sans peine un ennemi félon qui venait les attaquer au mépris des traités de paix.

Escorté de quelques centaines de cavaliers et suivi des petits cantons de Lucerne et de Glaris, il franchit la porte de Rome et marcha dans la direction de San Donato ¹.

La garde de la ville fut confiée à la milice bourgeoise.

Le reste de l'armée s'ébranla à son tour et se rangea en bataille devant les murs. Ceux qui étaient déjà en route pour rentrer en Suisse revinrent aussitôt sur leurs pas ².

L'élan était donné. Les Confédérés suivirent le destin qui les entraînait vers les champs de Marignan. Il n'était plus au pouvoir de personne de les retenir. Si près de l'ennemi, on ne pouvait reculer sans déshonneur, la confiance renaissait. Une fois de plus, l'imminence du danger avait suffi à rapprocher les adversaires de la veille ; les cœurs battaient à l'unisson. Tant il est vrai que la guerre était souvent la raison d'être de l'ancienne Confédération.

Pour comprendre ce qui venait de se passer, retournons un peu en arrière.

De fortes reconnaissances de cavalerie française, conduites par la Trémouille, Bussy d'Amboise, Sancerre et Fleuranges, cherchaient à découvrir si les Suisses avaient quitté Milan ou non. Le 13 septembre, vers 3 heures après midi, elles s'étaient avancées si près de la porte de Rome que Winkelried les attaqua à l'improviste, comme c'était convenu. Les hommes d'armes de Fleuranges cédèrent au choc et se retirèrent lentement, tout en gardant le contact avec les assaillants. Fleuranges comprit aussitôt la gravité de la situation, il piqua des deux pour aller rendre compte au roi de cette complication inattendue. François I^{er} croyait fermement à la paix ; il considérait le traité de Gallarate comme un succès pour sa diplomatie. Le versement de l'indemnité était même en partie effectué, des sommes importantes venaient d'être déposées à Gallarate entre les mains des émissaires suisses.

Le duc de Gueldres qui, lui aussi, considérait la campagne comme terminée, avait quitté l'armée le 10 septembre, et était

¹ Jovius, Schodeler, Anshelm.

² « Nul ne voulait être le plus mauvais » (Schodeler).

rentré dans ses Etats où des troubles avaient éclaté pendant son absence¹.

Le roi donc, insouciant et gai, s'entretenait avec d'Alviane devant sa tente en attendant l'heure du souper, quand il vit ar-

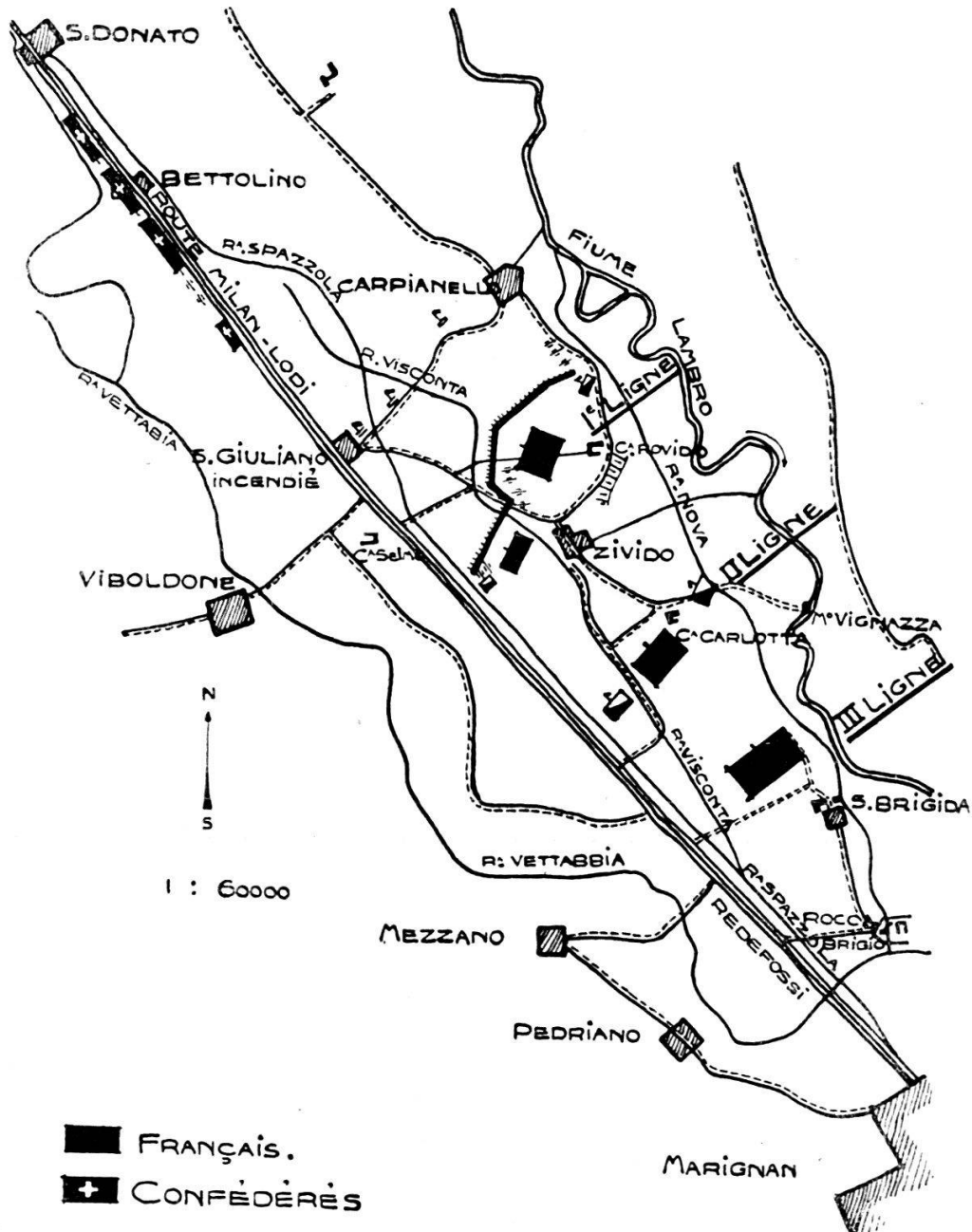


FIG. II.

river un cavalier, bride abattue, en armure complète et couvert de poussière. C'était Fleuranges qui accourait, hors d'haleine,

¹ Gisi, Muralt, Fleuranges, *Histoire du bon chevalier*. 195.

annoncer à son maître l'approche des Confédérés. Le messager ajoutait qu'aujourd'hui même le roi serait contraint à livrer bataille, car ses ennemis n'étaient pas hommes à changer d'idée, puis il s'éloigna de nouveau pour observer les mouvements de l'adversaire.

L'heure était grave : au loin dans la plaine, du côté du nord, on entendait déjà le roulement sourd des tambours, les sons stridents des trompettes, le hennissement des chevaux, la rumeur croissante de l'armée suisse en marche.

Il n'y avait plus d'hésitation possible : le roi fit sonner l'alarme : aussitôt le vaste camp sortit de sa torpeur, chacun courut à son poste, puis François I^{er}, hâtivement, revêtit son armure et congédia d'Alviane en lui donnant l'ordre d'amener au plus tôt l'armée vénitienne sur le lieu du combat. « Seigneur Barthélemy, lui dit-il, je vous prie d'aller en diligence faire marcher votre armée, et venés au plus tost que vous pourrés, soit jour ou nuit où je serai, car vous voyés quelle affaire j'en ai. »

Pendant que les généraux français ordonnaient leurs troupes, 25 000 Confédérés, piquiers, hallebardiers et arquebusiers s'avançaient à rangs pressés sur la route poussiéreuse, bordée à perte de vue de peupliers. La longue colonne s'allongeait dans la plaine à travers les mûriers où la vigne suspend ses guirlandes, un épais nuage de poussière planait au-dessus des troupes. Il faisait une chaleur accablante. Déjà on avait dépassé San Donato; vers 5 heures du soir l'avant-garde atteignait San Giuliano, refoulant devant elle les avant-postes français. (Voir fig. II.)

Description du champ de bataille.

Position de l'armée française. (Voir fig. I.)

C'est entre Milan et le bourg de Marignan, aujourd'hui Melegnano, qu'eurent lieu les sanglants combats des 13 et 14 septembre 1515. Le village de *Zivido*, à 12 km. au sud de Milan, est à peu près au centre du champ de bataille qui est limité à l'ouest par la grande route Milan-Lodi et à l'est par le fleuve *Lambro*.

C'est une plaine immense ; on y rencontre quelques localités sans importance comme *San Giuliano* près de la grande route, *Zivido* au bord de la Roggia Visconta et, 2 km. plus au sud,

Santa Brigida (actuellement Santa Brera¹). De grosses fermes et des maisons de campagne montrent çà et là leur toit brun dans les arbres (cascina Rovido, cascina Carlotta, etc.).

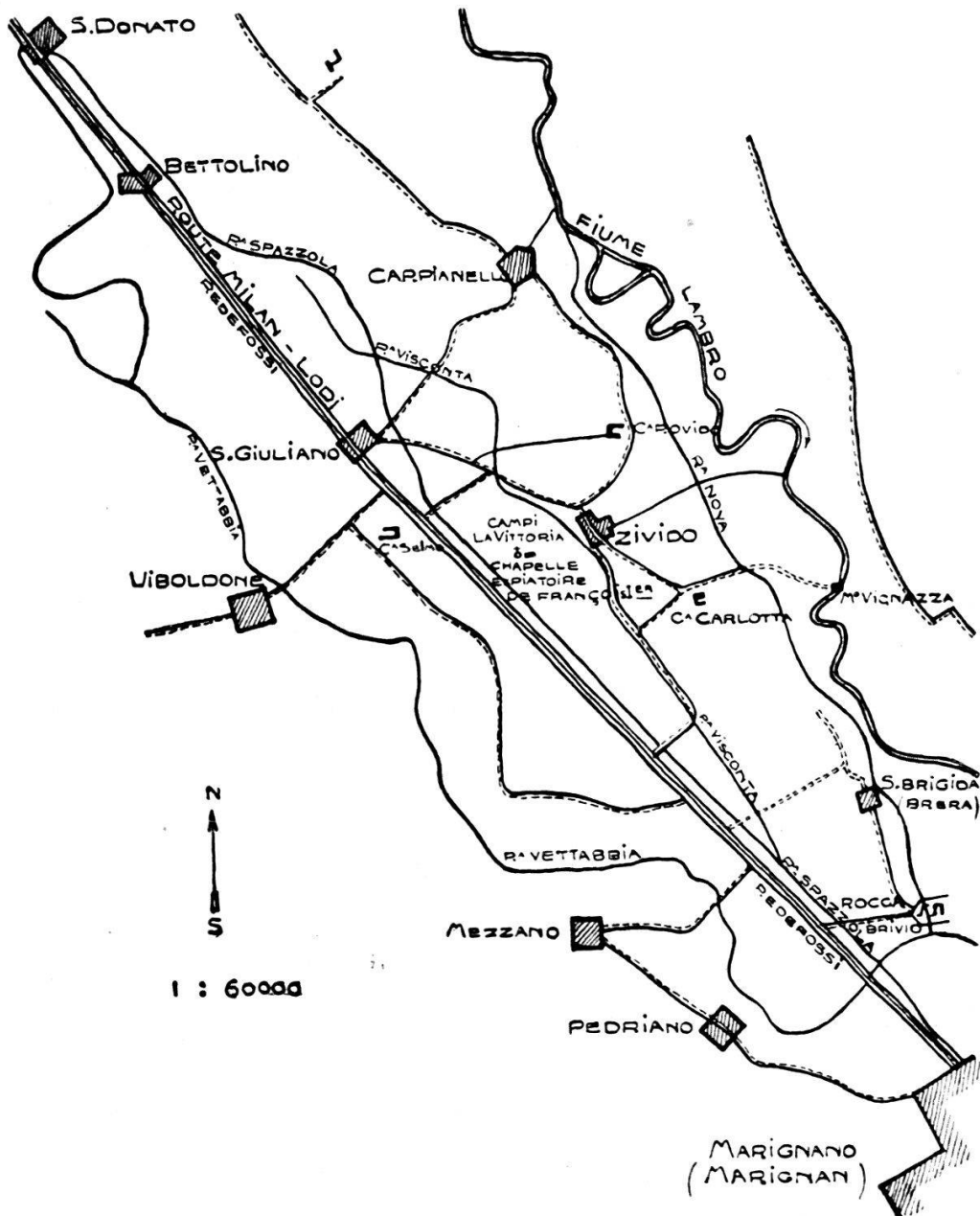


FIG. I.

¹ A Santa Brera se trouve encore la maison où François Ier a passé la nuit du 12 au 13 septembre.

« Dalla posizione di questa casa si poteva dominare non solo la vallata del Lambro, ma ben anche la stradale romana fino à San Giuliano, che nel 1515 quei terreni erano coltivati a vigneti e praterie » (Inganni).

Aujourd'hui toute cette fertile contrée est admirablement cultivée et couverte d'une végétation luxuriante. Dans les prés et les champs les mûriers s'alignent à perte de vue, les bois sont rares, quelques peupliers s'élèvent seuls au-dessus des vergers. Il est probable qu'à l'époque de la bataille le terrain était plus découvert, car il y avait alors beaucoup de vignes aux environs de Zivido. Elles ont entièrement disparu.

De nombreux canaux d'irrigation coupent la plaine en tous sens. Les principaux d'entre eux : la Roggia Visconta, la Roggia Spazzola et la Roggia Nova ont une profondeur de plusieurs mètres et sont difficiles à franchir.

La chaussée Milan-Lodi, plus élevée que le niveau de la plaine, forme une sorte de digue ; des deux côtés coulent de larges canaux (Roggia Spazzola et Rede fossi).

Une légère ondulation de terrain, à peine sensible par endroits, court de Marignan le long de la rive droite de la Roggia Nova, par Santa Brigida, cascina Carlotta, passe à l'est de Zivido, cascina Rovido et se perd vers Carpianello. Son point culminant se trouve entre Santa Brigida et la cascina Carlotta.

Une faible hauteur commande le chemin de Zivido à San Giuliano, au sud-ouest de la cascina Rovido : elle formait le point d'appui principal de la position avancée des Français.

En somme, ce terrain était essentiellement favorable au défenseur. Le roi de France pouvait mettre en ligne toute son artillerie et dominer l'avant-terrain. Il est vrai que le sol marécageux par places et coupé de nombreux canaux devait gêner les mouvements de sa cavalerie ; l'assaillant, par contre, était obligé d'aborder la position en traversant ces mêmes canaux qui, pour lui, devenaient de sérieux obstacles. En outre, l'attaque risquait fort d'être décousue par suite de la difficulté de communications entre les différentes colonnes.

Il existe des divergences d'opinion entre les chroniqueurs au sujet de la position exacte de l'armée française. Cependant tous déclarent que la bataille s'est donnée entre San Donato et Santa Brigida. Il reste à déterminer si l'action principale eut lieu autour de Zivido ou, plus en arrière, vers Santa Brigida.

D'après Paquier-le-Moine et Jovius, la première ligne française n'a pas avancé au delà de Zivido-San Giuliano¹. Il est pro-

¹ 12 septembre : marche par Marignan sur Sainte-Brigide qui fut pillé, une partie des troupes poussa jusqu'à Zivido et San Giuliano. Quartier général du roi à Sainte-

bable que les avant-postes s'établirent à San Donato, mais ils se retirèrent à l'approche des Confédérés.

La plaine, au sud-ouest de Zivido, porte, encore aujourd'hui, le nom de « Campi della Vittoria ». C'est là qu'en 1518, François I^{er} fit construire une chapelle expiatoire et un couvent pour les moines chargés de l'entretenir. En 1886-87 le curé Inganni fit exécuter des fouilles et réussit à mettre au jour les fondations de cette chapelle¹. Il est donc hors de doute que l'effort principal se fit près de Zivido.

Voyons maintenant les dispositions prises par le duc de Bourbon.

Son aile droite s'appuyait au Lambro, son centre en avant de la cascina Rovido, son aile gauche à la route Milan-Lodi, sur un front d'environ 2 km. Soixante-quatre canons de gros calibre² couronnaient les crêtes.

Tout le long de la position, il avait fait élever un fort parapet en terre, garni de palissades; les grands boucliers des archers, reliés entre eux par des cordes, garnissaient l'intérieur des ouvrages³.

Tous les villages et les fermes étaient solidement retranchés et servaient de points d'appui.

6000 arquebusiers et 300 pièces légères étaient répartis le long de la première ligne.

L'armée tout entière formait trois échelons distants d'environ un kilomètre l'un de l'autre et prêts à se porter secours.

I^{re} LIGNE : Connétable de Bourbon. Centre de la position sur la hauteur au nord de Zivido.

Infanterie : Sous le maréchal Trivulce et Pierre de Navarre. 10 000 Basques, Gascons et Navarrais. 5000 aventuriers français⁴. Une partie des lansquenets sous Claude de Guise.

Cavalerie : 5000 gens d'armes. *Artillerie,* 64 gros canons, 200 pièces légères.

II^e LIGNE : Sous le commandement du roi lui-même, assisté du duc de Bouillon et de Bayard.

Brigide. Quartier général du connétable à Zivido (dans la villa de la marquise Brivio-Visconti). Paquier-le-moine, fourrier du roi. *Voyage et conquête du duché de Milan en 1515*, paru en 1520.

¹ Rafaele Inganni. *Origine e Vicende della capella expiatoria francese a Zivido.*

² Fleuranges. 198.

³ Jovius. Hist. I, 310.

⁴ Demi-nus, chevelus, sales, ils étaient hideux à voir. (Brantôme. XI, 7).

Infanterie : Les bandes noires (6000 h.).

Cavalerie : 15 000 gardes royaux, gens d'armes et chevaux-légers (ducs de Montmorency et de Chatellerauld). *Artillerie* : 8 gros canons, 100 pièces légères.

La cascina Carlotta formait le centre de cette ligne.

III^e LIGNE : duc d'Alençon, d'Aubigny, Aymar de Prie, La Trémouille, comte de Sancerre. En avant de Santa Brigida.

Le reste des troupes et les bagages, environ 10000 h.

Aussitôt la nouvelle de l'approche des Confédérés parvenue au camp, l'armée française se mit en bataille. Les avant-postes détachés à San Giuliano furent retirés après avoir mis le feu au village.

Les arquebusiers et arbalétriers de la première ligne occupèrent leurs emplacements, derrière eux les masses profondes de l'infanterie, la cavalerie sur les ailes. L'artillerie était prête à ouvrir le feu.

Le roi de France, couvert d'une armure étincelante et revêtu du manteau royal bleu d'azur, semé de fleurs de lys d'or, sortit de sa tente et se tint pour l'heure au centre, en observation ¹.

(A suivre.)

Capitaine DE VALLIÈRE.



¹ Paquier-le-moine. Jovius. Hist. I, 390.